

camp des Français, de façon à me faire connaître leurs intentions et leurs mouvements..."

Et comme, s'interrompant, le traducteur le regardait d'un air stupéfait, de Bérioux expliqua ;

—J'ai trouvé cela sur le cadavre d'un officier hova.

IX — LES AGISSEMENTS DE M. FABIAN

Depuis le 4 mai, c'est-à-dire depuis le surlendemain de l'occupation de Maroway, la brigade Metzinger était en marche, aux prises avec d'inextricables difficultés matérielles qui lui permettaient de faire à peine une demi-douzaine de kilomètres par jour.

Non seulement les voies de pénétration étaient défectueuses ou plutôt n'existaient pas, mais quand nos soldats n'étaient pas contraints de se hisser par des sentiers de chèvre, étouffés, les yeux brûlés, la gorge desséchée par la poussière rouge que leurs godillots arrachaient au sol, il leur fallait traverser des ruisseaux, des rivières ou encore patauger dans des marais fangeux d'où leur piétinement faisait sortir les fièvres qui les couchaient en vingt-quatre heures sur les cadres des ambulances.

En outre, les moyens de transport faisaient absolument défaut ; c'était déjà beaucoup que les troupes eussent fait depuis Majunga plus de cent kilomètres à pied, sac au dos, alors qu'il avait été déclaré à la tribune de la Chambre qu'on les transporterait, par la voie fluviale, jusqu'au point où ou pourraient remonter les canonniers, c'était beaucoup, ce n'était pas assez.

Les soldats avançaient, il fallait pourvoir à les approvisionner : or, sur les douze canonnières qui devaient faire le service de remorque, une seule était prête à fonctionner le 24 juin ; quant aux quarante chalands, seize seulement étaient montés, trois avaient été perdus, les autres étaient en chantiers.

Jusqu'alors, en utilisant toutes les ressources du pays, boutres, goélettes, etc. ; grâce à un petit vapeur de faible calaison, loué au sultan de Zanzibar, à un autre microscopique navire appartenant autrefois au gouvernement malgache et à la chaloupe à vapeur de la concession Suberbie, on était parvenu à approvisionner les troupes échelonnées depuis Majunga.

Mais à mesure qu'on s'éloignait du point de départ, le nombre des postes augmentait le long de la route, en même temps que croissait le nombre de kilomètres à parcourir et que devenaient plus difficiles les moyens d'accès.

De là, une raison majeure que l'on se gardait bien d'avouer, et pour laquelle on ne pressait guère la marche en avant. A quoi eût-il servi de lancer plus rapidement, sur la route de Tananarive, une colonne que l'on eût peut-être été bien en peine de ravitailler ? Conséquence, des séjours prolongés, sous prétexte de faire reposer les troupes, mais dont le résultat immédiat était de les énerver, de les anémier, de les miner bien plus vite et bien plus sûrement que ne l'eussent pu faire des marches harassantes ou des combats meurtriers.

A peine si de temps à autre, quelques coups de feu, quelques coups de canon venaient troubler la monotonie de la marche en avant ou du cantonnement et rappeler à nos troupiers qu'ils étaient en campagne.

Un moment, l'on avait pu croire que messieurs les Hovas, honteux de leur débandade de Maroway, nous montreraient ce dont ils étaient capables, sous l'habile direction de "Ramasse ton Bazar", aidé de ses conseillers anglais ; et l'on avait eu hâte d'atteindre Androtro ; c'était à ce point, qu'au dire de M. Fabian, les Hovas avaient été emportés par leur fuite épouvantée, et, durant les premiers jours en effet, on n'avait rencontré âme qui vive.

Seuls, des caisses d'approvisionnements, des effets de casernement, des armes mêmes avaient jalonné la route ; aussi marchait-on plein de confiance et aussi bougonnant pas mal de ne pouvoir joindre cet insaisissable ennemi, lorsque soudain, les éclaireurs avaient annoncé la présence d'un fort parti hova ; un prisonnier avait même déclaré qu'il y avait là plus de deux mille hommes avec six pièces de canons, occupant un gué de la rivière Karemba que la colonne française se proposait de franchir.

Les dispositions de combat avaient été prises aussitôt et, dès le lendemain, on avait attaqué avec entrain, enchanté du semblant de résistance que l'on rencontrait, résistance qui permettait de faire pronostiquer un véritable combat.

Mais on en avait été pour une déception de plus, et après un très court, mais très meurtrier engagement à la baïonnette, on avait occupé le village d'Ambato où l'ennemi avait laissé plus de soixante morts et un canon Krupp...

Ensuite, on avait traversé Ambato, Androtro, Ankaboka et tous les points de la contrée que les gens du pays avaient présentés comme des positions stratégiques où nous devions espérer nous heurter à une résistance quelconque ; partout le même abandon, la même fuite précipitée ; les Hovas se retiraient à mesure que nous

avancions, tels des troupeaux de bœufs que les bouviers chassent devant eux.

Et cependant ce n'était pas faute que les retards, les longs stationnements, la lenteur de la marche leur donnassent amplement le temps de se concentrer en force et d'accumuler les moyens de défense.

M. Fabian, qui suivait la colonne, affirmait que les quelques obus à la mélinite dont notre artillerie avait gratifié les Hovas à Maroway et à Manonga avaient frappé l'ennemi d'une insurmontable épouvante et qu'il fuirait ainsi sans résistance, par crainte de s'exposer encore à la mitraille de nos pièces... qu'on pouvait être sans crainte... et avancer sans qu'il fût besoin de faire provision de munitions.

—C'est le pain et la viande qui vous manqueront, peut-être disait-il en plaisantant ; quand aux obus et aux cartouches, inutile de briser les voitures Lefèvre à en charrier depuis Majunga : ce sont là objets de consommation que goûtent peu les Malgaches...

Les gens que l'on rencontrait, rares paysans que les Hovas avaient dépouillés sur leur passage et qui attendaient l'arrivée de nos troupes pour mendier quelque nourriture, prétendaient eux, que le plan du premier ministre consistait à ne point accepter le combat, fuyant toujours jusqu'au moment où, arrivés au cœur même du pays, loin de la côte et de tout ravitaillement, épuisés par l'ennemi et la fièvre nous nous trouverions à sa merci...

Mais c'était une version qui souriait bien moins à notre amour-propre que celle de M. Fabian : les Hovas se proposant de nous amener à merci ! En vérité, cela était si grotesque que, jusqu'aux simples soldats de deuxième classe, tout le monde en haussait les épaules.

Tandis que rien qu'à l'idée que "Ramasse-ton-Bazar" et ses hommes se trottaient devant nous comme des lapins...

Cependant quelque lentement qu'on avançât, on avançait tout de même, et l'on avait laissé derrière soi Marololo, Marovoalovo, Ampapomena, Manganoro, tous jalons d'un long ruban de sentier qui ne mesurait pas moins, depuis Maroway, de quatre-vingt-quinze kilomètres.

On était au 5 juin et Suberbieville, but de notre marche en avant, n'était plus qu'à peu de distance, lorsque, vers le soir, les éclaireurs de notre extrême pointe d'avant-garde furent accueillis, au confluent du Betsiboka et de l'Ikopa, par des coups de feu partis des avant postes Hovas.

On fit halte, on établit le campement et, quand la nuit fut tout à fait tombée, quelques légionnaires furent envoyés de l'autre côté du fleuve pour se renseigner sur les forces et les dispositions de l'ennemi ; mais pour obvier à leur ignorance du terrain et de la langue, M. Fabian offrit très obligeamment au commandant de la colonne, un de ses porteurs, homme brave et sûr, qui servirait de guide aux soldats.

Lui-même se chargea de donner sur la contrée les quelques renseignements topographiques qu'il possédait : une fois la rivière passée, le sentier de Tananarive se divisait à peu de distance de la rive en deux branches, l'une allant à Suberbieville, l'autre à Mevatanana ; or, quelques rapports qu'eussent faits les espions, il ne croyait pas, pour sa part, que les troupes hovas fussent disposées à attendre la colonne dans cette position.

Mevatanana, que l'on représentait comme le centre de l'ultime résistance des Hovas sur la côte, n'avait aucune importance stratégique : c'était un village militaire perché au sommet d'une colline escarpée de 125 mètres d'altitude, aux parois abruptes et ravinées par les pluies : le plateau avait une largeur de cent cinquante mètres sur un kilomètre de long.

—Dans leur lutte contre les Sakalaves de la contrée, armés de mauvais fusils à pierre, conclut dédaigneusement M. Fabian, cette position pouvait très bien servir de réduit ; mais que voudriez-vous, mon colonel, que fissent contre votre artillerie ceux qui seraient assez fous pour vous y attendre ?

Il ajouta au bout d'une seconde, ayant promené son doigt sur la carte :

—D'ailleurs, comme vous pouvez voir, la position est facile à tourner... ; tenez, par cette petite vallée que voici. Or, comme le principe de ces gens-là est de se ménager toujours une ligne de retraite, vous pouvez être à peu près certain que vous ne trouverez personne à Mevatanana... Ah ! à Suberbieville, par exemple, ça pourrait bien être autre chose... Là, ils peuvent défendre le passage de l'Ikopa et peut-être bien vous immobiliser assez longtemps pour permettre aux courriers de la reine de parvenir jusqu'à vous...

Le colonel regarda d'un air singulier son interlocuteur.

—Les courriers de la reine ! répéta-t-il ; de quels courriers parlez-vous ?

—Le bruit circule que Ranavaloa, effrayée par votre marche en avant, désire traiter de la paix...

—Je ne sais où circule ce bruit, mon cher monsieur, fit le colonel d'un ton sec ; en tout cas, il n'est pas venu jusqu'à moi.

Puis, avec un petit rire strident :